

XYZ. La revue de la nouvelle



Au-delà des apparences ?

Marie-Célie Agnant, *Nouvelles d'ici, d'ailleurs et de là-bas*, Lachine, Pleine lune, 2017, 91 p.

David Dorais

Numéro 135, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88686ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, D. (2018). Compte rendu de [Au-delà des apparences ? / Marie-Célie Agnant, *Nouvelles d'ici, d'ailleurs et de là-bas*, Lachine, Pleine lune, 2017, 91 p.] *XYZ. La revue de la nouvelle*, (135), 89–93.

Ainsi l'amertume ravage-t-elle tout. Si jamais on a eu des espoirs et des ambitions, on a échoué. Les buts n'ont pas été atteints. Le désespoir succède au dégoût, qui succède à la désillusion. Il n'y a pas d'âge pour ne croire en rien, et la mort, plus qu'un aboutissement, est un mode d'existence. Tout est rongé de l'intérieur. Rien ne sert de s'attarder à ce qui est creux. Les années n'offrent que du néant. La vie ? Du temps perdu, gaspillé.

David Dorais

Au-delà des apparences ?

Marie-Célie Agnant, *Nouvelles d'ici, d'ailleurs et de là-bas*, Lachine, Pleine lune, 2017, 91 p.

MARIE-CÉLIE AGNANT est née à Port-au-Prince (Haïti) en 1953, mais elle est établie au Québec depuis 1970. Elle a travaillé dans les domaines de l'enseignement et de la traduction avant de se consacrer entièrement à l'écriture. Son corpus regroupe aussi bien des romans que des nouvelles ou des poèmes. Elle s'intéresse notamment à la condition des femmes et au postcolonialisme. Elle a aussi beaucoup publié dans le domaine de la littérature jeunesse. Ses livres ont été traduits dans plusieurs langues.



Le genre de la nouvelle semble convenir particulièrement bien à l'auteure, puisque son seul recueil publié, jusqu'à ce que paraisse celui dont nous allons parler ici, a été mis en nomination aux Prix du Gouverneur général (*Le silence comme le sang*, Remue-ménage, 1997).

Le court recueil *Nouvelles d'ici, d'ailleurs et de là-bas* contient six nouvelles qui, comme le titre l'indique, abordent les thèmes de l'appartenance et de l'exclusion, de la proximité et de la distance, de l'identité problématique. L'une des histoires montre à quel point les apparences peuvent être trompeuses. On nous présente d'entrée de jeu le docteur Hans Beringer, pédiatre réputé dans un hôpital allemand. Tout le monde admire son dévouement envers les petits malades 89

ainsi que ses qualités de père. Seul élément étrange : chaque année, le bon docteur doit s'absenter durant quelques jours pour partir au loin. Il va aider les démunis ailleurs sur la planète, prétend-il. Mais pourquoi, chaque fois, son épouse est-elle prise de doutes et de craintes ? Cette année, il a décidé de partir pour Bangkok... Bon, vous devinez aisément où s'en va l'intrigue : le médecin sera retrouvé mort dans un hôtel de prostitution juvénile. De respectables dehors, démontre la nouvelle, peuvent être une manière de cacher des vices innommables ; les gens trop parfaits peuvent abriter des âmes noires.

Dans un même ordre d'idées, la nouvelle « Apprivoiser Isidore » raconte comment une femme fait tranquillement la connaissance de son voisin, un Juif survivant de l'Holocauste. Notons au passage qu'Isidore est un nom aussi peu juif que possible : de souche grecque, il signifie « cadeau d'Isis ». Admettons que de prénommer un personnage juif Moshé ou Shlomo aurait pu passer pour de l'évidence, voire de la caricature, mais on imaginerait tout de même plus aisément un rescapé des camps porter un nom biblique. Bref, les deux adolescents de cette femme s'opposent à l'amitié naissante entre leur mère et ce vieux voisin discret. Pourtant, ils sont Noirs, comme leur mère. Ne seraient-ils pas bien placés pour comprendre que l'appartenance à un groupe religieux ou ethnique n'est en rien une preuve de vice ou de vertu ? Ne devraient-ils pas faire preuve de compassion ? Mais non, ils n'en démordent pas : tout Juif est coupable, par association, des torts que cause Israël aux Palestiniens. Les deux jeunes gens finiront cependant par changer d'avis et par se montrer plus tolérants quand ils apprendront qu'Isidore ne soutient absolument pas la politique de colonisation et de répression de l'État d'Israël. Il a vécu deux ans là-bas et, pour lui, « le parfum atroce des jours d'antan — cette odeur abominable de chairs brûlées — se marie à celle des chairs écrasées par les bulldozers de l'armée d'occupation qui assiège les populations désarmées ». Tout est donc bien qui finit bien : les

90 jeunes apprennent une leçon de vie et comprennent qu'un

individu dont on se méfie de prime abord peut se révéler être une personne respectable. Vraiment ? Il me semble que les bons sentiments, ici, ne sont que de surface. Car les deux adolescents ne se montrent pas ouverts à l'autre *en dépit* de sa différence, mais bien *parce qu'il* pense exactement comme eux. La leçon ambiguë que donne la nouvelle est celle-ci : avant de juger négativement quelqu'un, vérifiez s'il n'appartient pas à votre clan, vous pourriez être surpris. Avec comme corollaire implicite que, si dans les faits il appartient au groupe adverse, on est autorisé à continuer de le rejeter. Belle morale ! La tolérance consiste à accepter l'autre *malgré* le fait qu'il est différent. Aucun mérite à aimer quelqu'un qui nous ressemble.

Ainsi, sous couvert de grandeur d'âme et d'acceptation de la différence, sous prétexte d'« ébranler bien des préjugés » (quatrième de couverture), le recueil de Marie-Célie Agnant ne fait que reconduire une posture morale faite de dichotomie, d'opposition tranchée entre les bons et les méchants. La première nouvelle met en scène une mère dont le fils adulte, qu'elle se préparait à recevoir après des années de séparation, a été tué par hasard à l'aéroport lors d'un attentat terroriste. Les assaillants sont décrits comme appartenant au groupe de « ceux qui — sans cesse en quête de sang — ne peuvent prétendre être des humains, ne connaissent que la haine et optent pour le crime ». Fort bien, mais n'est-ce pas exactement le raisonnement des terroristes eux-mêmes ? Eux aussi considèrent que certaines personnes, à cause de leurs crimes, ne sont pas dignes d'appartenir à l'humanité et doivent par conséquent être tuées. Quelle différence entre les criminels et les bonnes gens, alors ? À nouveau, le récit se cantonne dans une position morale primaire, pourrait-on dire, qui consiste à considérer que ceux qui pensent comme nous sont les gentils. On se serait attendu à mieux d'une œuvre qui prétend nous amener au-delà des idées figées.

La dernière nouvelle du livre s'avère cependant d'une meilleure tenue. Elle présente une ancienne enseignante d'université en Syrie qui, à cause de la guerre civile, se 91

retrouve dans un camp de réfugiés. L'histoire ne s'attarde pas tant sur les conditions de vie déplorables ou sur la douleur de l'exil que sur l'espèce de vide existentiel qui se met à ronger Yana. Son sort malheureux se conjugue avec sa vieillesse pour instiller en elle une vision pessimiste de la réalité. Les enfants du camp deviennent fascinés par cette femme sombre et à moitié folle, sorte de sorcière qui passe ses journées à arpenter le camp en dialoguant avec ses pieds. À leur espoir en des jours meilleurs, elle oppose un fatalisme radical. Rien ne pourra les sauver. Elle s'adresse à eux sur un ton de prophétesse : « Écoutez bien, mes enfants : nous ne sommes pas des voyageurs, comprenez-vous ? Et nous ne sommes pas dans un lieu, mais dans un vide, un incommensurable vide. [...] Notre vide à nous n'a pas de nom. Ce n'est ni le ciel ni l'enfer, puisque nous n'existons pas. » Dans un passage frappant, son pied gauche lui explique qu'elle serait mieux traitée dans un hôtel pour chiens. Là, prétend-il, elle aurait des commodités à foison : musique d'ambiance, planchers chauffants, voire diffusion d'huiles essentielles, service de traiteur, gym intérieur, salon avec télé... Et l'essentiel : des soins, de la sécurité, la liberté d'aller et de venir à sa guise. Mieux qu'une dénonciation en règle des conditions de vie dégradantes d'un camp de réfugiés, cette peinture de la manière dont les animaux de compagnie sont traités en Occident montre combien il est absurde de traiter des êtres humains avec inhumanité.

On ne peut passer sous silence, en terminant, les nombreux clichés dont est émaillé le texte de ces *Nouvelles d'ici, d'ailleurs et de là-bas*. À quoi tient l'usage de clichés littéraires ? À la volonté de susciter facilement une émotion ? À un manque d'inspiration ? À une absence de recul critique par rapport aux formules toutes faites qui flottent dans le discours commun ? Toujours est-il qu'on trouvera, chez Marie-Célie Agnant, un « regard fiévreux », une « joie frénétique », une « cruauté opiniâtre », une « vaporeuse robe en satin noir », un « tintement sinistre de chaînes » ou encore

92 « l'émeraude de ses yeux ». Autant de formules usées ou

inutilement insistantes qui déçoivent le lecteur et l'amènent à souhaiter, pour une prochaine fois, un peu plus de vigilance dans le choix des mots.

David Dorais



*vous avez
toujours voulu
écrire?*

Stages d'écriture avec
l'auteure Sylvie Massicotte

(514) 943-0081

www.sylviemassicotte.qc.ca

C.P. 47643, Comptoir postal Plateau Mont-Royal
Montréal (Québec) H2H 2S8 Canada